



MAXIME LANDRY

Moi aussi, je t'aime

MAXIME
LANDRY

Moi aussi, je t'aime

Une étincelle... Une escarbille. Voilà tout ce qu'il faut pour transformer une magnifique journée en un cauchemar qui viendra hanter l'imaginaire collectif. Et pour bouleverser mes plans pour le reste de l'après-midi. Ce n'est pas du tout ce que j'avais au programme. Je le presentais tranquille. Je croyais attendre gentiment qu'il passe et que mon service se termine. J'avais tout faux. C'est souvent lorsqu'on s'y attend le moins que cela survient. Ce n'était que le calme avant la tempête.

Il y a maintenant vingt et un ans que je travaille pour le service de sécurité incendie de Montréal. C'était la carrière rêvée pour moi. Devenir un géant, comme ceux que j'idolâtrais à la télévision, lorsque j'étais enfant. J'ai toujours su que je voulais être de ceux-là. Celui qui vous extirpe d'un bâtiment en feu en vous portant sur son épaule. Celui qui, d'une main, fracasse la vitre d'une maison en flammes, tout en administrant un massage cardiaque de l'autre. Un héros, un vrai. Musclé et sexy, même avec le visage souillé par la

suie et le corps parsemé de brûlures stigmatisant sa peau. Évidemment, la vie se passe rarement comme dans les films. Oui, pour moi, le rêve est devenu réalité. Mais il s'avère plus terne que ce que j'espérais. Je me retrouve, après toutes ces années, à ne presque plus réagir à une alerte à la bombe. Elle ne saute jamais, la bombe ! Bien sûr, c'est mieux ainsi. Je ne voudrais mettre la vie de personne en danger. Ce serait tout le contraire de ce pour quoi j'ai choisi cette profession. Mais, à présent, sauver le monde se résume plutôt à éteindre le matelas de quelques toxicomanes qui s'endorment avec une cigarette au bec. Pour moi, ce n'est pas plus excitant que d'aller faire mon épicerie.

— Code 99. On se bouge ! Lemieux, c'est pour toi.

C'est ce qu'on hurle dans l'interphone et qui me fait sursauter. Je vais devoir abandonner *Candy Crush*. C'est dans un immeuble sur De La Gauchetière qu'on doit se rendre rapidement. Un concierge a découvert un colis suspect dans une des poubelles à l'intérieur du gratte-ciel. Notre devoir ? Sécuriser le périmètre et s'assurer que tout individu est hors de danger. Chaque seconde est cruciale dans ce genre de situation. Elle pourrait s'aggraver en un instant. Même quand on pense qu'elle est maîtrisée, elle menace de dégénérer. Palpitant, n'est-ce pas ? Mais ai-je dit qu'elle ne saute jamais, la bombe ?

Toutes mes équipes sont dépêchées sur les lieux. C'est grave ! Si l'alerte est justifiée, la vie

de centaines de personnes pourrait être menacée. Moi, j'enfile mon uniforme avec un calme déconcertant puisque je sais que je finirai de m'habiller avant les petits nouveaux qui courent d'un bout à l'autre de la caserne, comme des poules pas de tête, à la recherche de leur équipement.

— Mon casque. T'as pris mon casque !

— Rends-moi ça, idiot ! Mon nom est écrit dedans.

J'assiste à des scènes comme celle-là depuis des années. J'ai l'impression de travailler dans une garderie. Moi, je serai déjà derrière le volant, prêt à rouler vers De La Gauchetière, alors qu'eux n'auront enfilé que quelques vêtements dans le désordre. Avec un peu de chance et un embouteillage, ils auront fini de s'habiller avant qu'on arrive sur les lieux de l'alerte.

La sirène du camion retentit dans les rues de la ville. Comme la course pour se rendre à destination me procure plus de sensations fortes que le travail de terrain, je profite des minutes pendant lesquelles je file à toute allure vers l'adresse qu'on nous a transmise. Dans ma tête, c'est un cours de conduite que j'offre aux nouveaux. Je leur fais découvrir les moindres recoins du quartier. Des rues qu'ils n'ont jamais pensé emprunter et qui pourtant nous permettent d'accéder à la présumée scène de crime en un temps record.

L'escouade antibombe est déjà là. Ses membres ont évidemment pris la plus belle place, devant

la porte d'entrée, pour que les médias ne voient qu'eux si un drame se produisait et que le chef de police devait s'adresser à la population pour la rassurer.

Sans tarder, on descend du camion. Je donne des ordres à mon équipe, tandis qu'une foule de curieux nous observent.

— Demers, Tremblay et Grondin, vous sécurisez le périmètre. Que personne ne franchisse les portes de cet édifice. Compris?

— Dix-quatre!

— Beaudoin et Gagnon, dans l'ascenseur avec moi.

Tout le monde s'exécute.

— Quel étage?

En faisant semblant de ne pas avoir entendu la question, j'attrape ma radio pour rejoindre la centrale. Je regarde autour, pour être sûr que personne ne s'est rendu compte de mon hésitation.

— Quel étage, lieutenant?

— Je ne sais plus, dis-je en m'énervant.

En moins d'une minute, on reçoit l'information. Pour le commun des mortels, ça paraît court. Mais, je le répète, chaque seconde est cruciale dans ce genre de situation.

— Quinzième étage.

C'est la montée la plus longue de toute ma vie. À chaque palier, une petite cloche se fait entendre, comme le déclencheur du minuteur d'une bombe sur le point d'exploser. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur une scène de crime

contrôlée par l'escouade antibombe. Les policiers sont déjà sur place, en train d'effectuer notre travail.

— Lemieux, tu es là juste à temps pour le dessert!

— Une chance qu'on a pas fait sauter cette boîte de pâtisseries, Lemieux. On aurait pu avoir chaud avant que tu sortes ton gros boyau!

Encore une fois, tous, sans exception, se moquent de moi. J'ai beau chercher, je suis incapable de me rappeler le jour où je suis devenu la risée de l'ensemble des services d'urgence de la Ville de Montréal. À quel moment ai-je perdu la crédibilité que j'avais jadis lorsque j'arrivais sur les lieux d'une tragédie?

— Allez tous vous faire voir.

— Réagis pas comme ça, Lemieux. Tu te reprendras la prochaine fois! Est-ce que tu veux rapporter les beignes à la basse-cour?

Sous le regard amusé de mes collègues, j'entame mon chemin de croix vers l'ascenseur. Et mon équipe subit le même traitement par ma faute. C'est la descente la plus longue de ma vie. À chaque étage, la petite cloche se fait entendre, comme le déclencheur du minuteur d'une bombe sur le point d'exploser. À présent, la seule chose qui menace de sauter, c'est moi.

Dans le camion règne un silence total. D'habitude, les poulets énervés remettent leurs exploits sur la glace, ce qui me donne l'impression de revivre les interventions. C'est peut-être pour

cela que je me sens si âgé, alors que je n'ai que quarante-deux ans.

Dans le rétroviseur, je les observe. Ils sont jeunes, beaux et pleins d'ambition. Je sais qu'ils ne veulent pas avoir comme mentor un vieux pompier aigri, qui n'a jamais réussi à avoir la carrière dont il rêvait. Leurs yeux fuient les miens. Et moi, même si je ne laisse rien transparaître pour ne pas nuire à mon autorité, je les admire. J'étais comme eux à l'époque. Je m'ennuie du temps où j'avais l'impression de sauver la planète en éteignant un feu de grille-pain.

De retour à la caserne, en enlevant mon attirail, je réfléchis. Et si j'avais mis la vie de quelqu'un en danger ? Si ma tête y était encore, j'aurais su à quel étage me rendre en arrivant sur les lieux. Si mon cœur y était encore, j'aurais été là pour soutenir les autres unités d'urgence présentes.

Et si elle avait explosé, cette foutue boîte de beignes ?

— Lemieux, dans mon bureau.

Tout le monde me fixe comme si j'étais un animal qu'on mène à l'abattoir. Penaud, je me dirige vers le bureau du capitaine Drouin. Cette fois-ci, il ne sera peut-être pas de bonne humeur. Le dernier avertissement, je l'ai reçu la semaine passée, alors que je verrouillais les portes du camion avec les clés dans le contact. Même un débutant n'aurait pas fait pire... Ça arrive à tout le monde, mais quand cette bagatelle s'ajoute à une liste d'erreurs, les choses se compliquent.

Si je reste en service malgré tout, c'est sûrement parce que toutes les affaires du *boss* sont dans mon sous-sol. Depuis deux ans, le capitaine vit chez moi. Sa femme l'a mis dehors pour l'avoir surpris au lit avec quelqu'un d'autre. Après dix-huit longues années de mariage. Elle était partie faire des courses pour recevoir sa famille qui venait leur rendre visite. Toute cette histoire pour un simple oubli de portefeuille... Une scène d'horreur pour la pauvre, qui est revenue au bercail quelques minutes plus tard pour le trouver en pleine action... avec son frère.

Le capitaine Karl Drouin. C'est mon plus grand ami... Un vieux complice. Il m'appelle Lemieux, dans l'interphone de la caserne, pour la forme. C'est juste pour faire plus sérieux devant les sapeurs-pompiers qui sont à ses pieds. Une fois que je serai dans son bureau, je sais qu'il m'offrira probablement une once de vodka. Il en a toujours une bouteille bien enfouie dans un tiroir.

J'aime sa présence. Si j'étais habitué à ma vie de célibataire endurci, je dois dire que je suis content de revenir à la maison le soir et qu'il soit là. Même si nos discussions tournent surtout autour de la caserne, elles me font le plus grand bien. Je ne veux pas imaginer le jour où il me présentera sa nouvelle petite amie. Malgré les frasques avec son ancien beau-frère, qui lui ont coûté son mariage, il est du genre à ne pas apprendre de ses erreurs. S'il continue de se prétendre intéressé par les femmes, je crains de mon

côté le moment où sa nouvelle blonde lui fera rencontrer son frère. On a rarement reparlé de cet épisode de sa vie. Je me dis que, l'instant venu, il sait que je serai là pour l'écouter. En attendant, on évite le sujet...

De mon côté, les quelques fréquentations que j'ai eues au fil des années m'ont laissé un goût amer. Et il y a cette flamme qui ne s'éteindra jamais...

D'ailleurs, Karl s'est toujours demandé pourquoi je restais seul. J'ai même pensé qu'un soir on aurait pu... Disons qu'on a compris qu'il ne faut pas jeter trop d'alcool sur le feu. Le mélange est explosif. À présent, je suis convaincu qu'il ne se passera rien entre nous. Ma solitude et moi, c'est ce qu'on fait de mieux, éteindre des feux... Y compris celui de la passion.

En entrant dans son bureau, je l'aperçois. Les années n'ont eu aucun effet sur lui. Il vieillit en beauté. Aucun pli sur son visage, pas plus que sur sa chemise impeccablement repassée. Comment fait-il? Je suis sûr qu'il ne sait même pas se servir d'un fer. Et il n'est pas de ceux qui courent les nettoyeurs. Chaque jour, c'est comme s'il sortait d'une buanderie. Il sent bon, malgré les longues journées au travail. La barbe bien rasée, c'est le genre de beau gosse qu'on voit dans les séries américaines à la *Chicago Fire*. L'écusson bien en place, il m'attend derrière son bureau, sourire en coin. Ses dents sont blanches, alignées à la perfection. Partout sur les murs sont accrochées

des photos du temps où il était sur le terrain. On a le même âge, lui et moi. Sauf que, lui, il a su gravir tous les échelons, pendant que je lui tenais l'échelle.

À cet endroit, dans cette position : assis derrière ce bureau, c'est là que je voudrais être aujourd'hui. Avoir le respect de mes pairs, qui vient avec le titre. J'en suis un peu jaloux en secret.

— Ferme la porte derrière toi, Lemieux, lance-t-il d'un ton autoritaire.

Peu importe la gravité de la situation, il sait que je trouve ça drôle à tout coup. Je m'exécute en riant. Pendant ce temps, il se penche. L'oncé d'alcool n'est plus bien loin. Heureusement qu'il est le patron à la caserne. Du fond du tiroir, il sort la bouteille de vodka.

— Encore une fausse alerte à la bombe ce matin. J'en peux plus...

— Puisque tu en parles... Qu'est-ce qui s'est passé, David?

Je n'entends presque jamais mon prénom ici. Ce n'est qu'à la maison ou à huis clos dans son bureau qu'il le prononce.

— Je sais pas. J'ai vraiment besoin de changer d'air. C'est comme si mon travail n'était plus suffisant.

— Bois, ça va t'aider.

J'attrape le verre qu'il me tend, avec le réflexe de regarder autour pour vérifier que personne ne nous épie. Je devrais le savoir, pourtant : ça fait dix ans que les stores de son bureau sont fermés

en permanence. Je me demande même si moi, son meilleur ami, je sais tout ce qui s'y passe. Après avoir vidé son verre sans plisser les yeux, il poursuit :

— Qu'est-ce qui te ferait du bien en ce moment ? Sans réfléchir. Vas-y ! Laisse-toi aller !

— Je n'ai rien connu d'autre. Pas de voyages ou de grandes histoires d'amour. Pas de petites non plus... Pas d'enfant, pas d'animal de compagnie. J'ai juste ce foutu uniforme. Et plus ça va, moins il représente quelque chose pour moi.

— Tu sais, tu perds rien à ne pas avoir connu l'amour encore. Même qu'à l'inverse tu peux y perdre ta maison, ton auto, ton fonds de pension et j'en passe. Crois-moi, je suis bien placé pour le savoir !

Il rit. Au moins, il a conservé son sens de l'humour. Puis, d'un autre tiroir de son bureau, il sort une pile de papiers. Son air espiègle se transforme. Il devient sérieux, comme je l'ai rarement vu.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont des plaintes, David. Toutes contre toi...

— Des plaintes ?

— Malheureusement oui. Et je n'ai pas le choix de les traiter. Sinon c'est moi qui risque de me retrouver sans travail.

La surprise n'est pas si grande, en réalité. Je sais que bien des jeunes ici se croient capables de faire mon boulot mieux que moi. À bien y

penser, c'est peut-être le cas. Je ne me rappelle plus quel incendie j'arrosais quand le feu de la passion pour mon métier s'est éteint. Peut-être celui du Vieux-Port ou celui du centre-ville... On avait mis des jours à les maîtriser. J'avais eu besoin d'une semaine de vacances après !

— Qu'est-ce qu'on fait ? dis-je, blasé.

— J'ai deux options. La première, celle que je ne voudrais pas devoir appliquer, c'est la suspension. Au nombre de plaintes que j'ai entre les mains, si je les considère toutes, tu ne devrais plus travailler d'ici à ta retraite.

— Et la deuxième ?

— Selon moi, c'est la meilleure solution.

— Si tu permets, je vais en juger par moi-même.

Il prend le temps de trouver les mots justes. Il analyse ses feuilles un instant pour récolter les informations. Quand il fait ça, c'est qu'il sait qu'il n'a qu'une chance de me faire avaler ce qui s'en vient et que ce ne sera pas évident.

— Tu changes de caserne.

— Quoi ? Ça fait vingt et un ans que je travaille ici. On est arrivés presque en même temps. T'en souviens-tu ?

— C'est pas mon procès en ce moment, c'est le tien.

Il se penche vers moi, me prend la main et chuchote pour que les petits nouveaux, sans doute à l'écoute derrière la porte, n'entendent pas :

— Tu sais bien que je ne veux pas que tu t'en ailles, David...

Je fixe sa paume entourant la mienne. Si je devais partir d'ici, c'est lui qui me manquerait le plus.

— Tu m'enverrais où ?

— Shawinigan.

— Quoi ?

— Fais-moi confiance. Je te jure que j'ai analysé tous les postes disponibles, et c'est celui que tu vas préférer.

— Pas question que je retourne là-bas. Je préfère la suspension.

— Prends le temps d'y penser, s'il te plaît.

En me tendant un autre shooter, il ajoute :

— Je t'ai dit tantôt que j'avais tout perdu dans le divorce. Au moins, j'ai pu sauver le chalet. Et sais-tu quoi ? On devrait se payer un bon week-end de pêche là-bas. Ça fait longtemps qu'on a pas pris de vacances. Ça va nous faire du bien à tous les deux. Sortir de la ville, avec des glacières remplies de bières, juste toi et moi. En plus, c'est à quelques kilomètres de ton nouveau travail.

Je souris, puis je réponds d'un ton caustique :

— Moi, dans une cabane pas de wi-fi, pas d'électricité ? À trente-cinq degrés dans une chaloupe ? Quand tu dois marcher des kilomètres dans le bois pour retrouver le chalet et que tu dois allumer un feu pour faire cuire le poisson que tu viens de pêcher, j'appelle ça de la survie en forêt, pas des vacances.

— Allez... Sois pas négatif comme ça. Ce week-end, on débarrasse ! Trois jours maximum.

Après, si t'as pas trouvé ce qui te rendrait heureux, on cherchera ailleurs. Et en passant, tu y as jamais mis les pieds. J'ai du wi-fi. J'ai même de l'eau chaude. Tu pourras prendre de bonnes douches, si tu veux ! Laisser le jet couler sur ton corps nu aussi longtemps que tu le désires... À condition que tu me permettes de regarder !

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire en sentant son pied glisser le long de ma jambe.

— T'es con, Drouin !

— Moi aussi, je t'aime !

La sirène du poste nous fait sursauter tous les deux. D'un coup, la bouteille retourne au fond du tiroir. Karl attrape le téléphone de son bureau pour hurler dans toute la caserne :

— Lemieux, c'est pour toi. Code 32.

— Je suis juste devant toi !

— Excuse-moi. Tu sais... Pour les jeunes...

— Sérieux ? Encore une poubelle qui flambe ?

— Oui, et essaie de te souvenir de l'adresse, cette fois-ci. Je voudrais pas être obligé de t'envoyer éteindre des feux sur les glaciers en Antarctique.

— Au moins, là-bas, je serais hors d'état de nuire...

Je me lève tranquillement, comme si ma pause venait de se terminer et que je devais reprendre le boulot. Avant de sortir, je lui dis :

— C'est d'accord pour les mouches noires et la survie en forêt. Pourvu que je parte d'ici ! Mais je te le répète, je choisis la suspension. Et je ne veux pas en entendre parler tout le week-end !

— Je te demandais pas si tu en avais envie, David. C'était un ordre ! Et promis, on en discutera pas. Je vais apporter cette pile de plaintes et on pourra s'en servir pour allumer un feu de camp. Au fait, qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

— *Ribs* et bières ?

— *Ribs* et bières !

— Sais-tu qu'on a l'air d'un vieux couple ?

— Ta gueule, Lemieux !

— Moi aussi, je t'aime !

En sortant, je constate que les poules sont affolées. C'est comme si j'étais un grand méchant loup qui venait de s'introduire dans la basse-cour. J'avoue que l'idée d'égorger quelques poulets me passe par la tête... Mais j'ai un feu de poubelle à éteindre.

IL COMPREND TRÈS JEUNE, David Lemieux. Il le sait... C'est ce qui le pousse à aller étudier à l'Institut de protection contre les incendies du Québec. Là-bas, croit-il, il pourra être l'homme dont son défunt père aurait été fier.

Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il y fera la rencontre de Nicolas Beaulieu. À la fin de ses études, il le perdra de vue et se résignera à ne plus jamais le revoir. Dans une caserne de Montréal, il deviendra le lieutenant David Lemieux. Et pendant des années, il essaiera d'éteindre les braises. Jusqu'à ce que la vie se charge de rallumer le feu...

Un roman poignant sur l'importance d'être qui l'on est vraiment, et de se permettre d'aimer avant qu'il soit trop tard.



Depuis 2009, l'auteur-compositeur-interprète Maxime Landry a fait paraître sept albums et récolté cinq Félix au Gala de l'ADISQ. Après *Journal d'un disparu*, *Tout mon temps pour toi*, *Dernier appel pour l'embarquement* et *Fils cherche père, si affinités*, tous publiés chez Libre Expression, il signe avec *Moi aussi, je t'aime* son cinquième livre.



ISBN 978-2-7648-1478-9



Le
Groupe
Livre
QUÉBECOR